

—Pardon, monsieur, dit-il, vous êtes bien M. de Sauves, domicilié rue de la Tour, à Passy, n'est-ce pas ?

—Parfaitement. Mais à qui ai-je l'honneur de parler ?

Il n'y avait personne autour d'eux.

L'individu tira son portefeuille de sa poche et montrant une dépêche à l'ingénieur :

—Je suis agent de la sûreté de Paris, monsieur, lui dit-il, et voici l'ordre de vous arrêter qui m'est arrivé à onze heures ce matin.

Pierre devint plus blanc qu'un linge.

—Moi ?... m'arrêter ?... fit-il stupéfait et balbutiant. Pourquoi ?...

Puis avec une colère qui montait :

—Mais c'est indigne cela, savez-vous ? C'est violer atrocement la liberté des gens. Pourquoi m'arrêtez-vous ?

—Je vous le dirai si vous voulez me suivre. Et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de le faire sans révolte et sans bruit. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'ici tout le monde me prêtera main forte si je le demande, et que vous n'arriverez qu'à un très grand scandale.

Un homme de votre éducation ne doit pas être avide de ces choses, il me semble.

L'agent s'exprimait bien, avec un calme parfait.

—Marchez, monsieur dit Pierre en se levant, je vous suis.

L'agent eut un imperceptible sourire.

—Non, dit-il avec son même flegme poli, veuillez passer devant au contraire.

—Et mes bagages ?

—Ils seront déposés en lieu sûr, soyez sans crainte.

M. de Sauves obéit.

L'inconnu avait raison ; ce que Pierre redoutait par-dessus tout ce qui eût été pour lui pire encore que ce qui lui arrivait, c'eût été des cris, un scandale, des commentaires.

—Mais qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il de nouveau quand il eut mis le pied sur le quai.

—Venez, dit l'agent, le plein air ne vaut rien pour certaines paroles.

M. de Sauves, de plus en plus ennuyé, marcha à côté de son désagréable interlocuteur.

Sa conscience était tranquille.

Et cependant ces mots l'atterraient :

—Ordre de vous arrêter !

Arrêter ?... lui, un honnête homme qui n'avait jamais fait que du bien dans sa vie !...

Mais les événements les plus invraisemblables n'arrivent-ils pas ?

Et en dépit de sa certitude d'être loyal et droit autant que quiconque, malgré son incapacité, son existence limpide et honorable, ces mots si profonds lui revenaient :

“ Si l'on m'accusait d'avoir volé les tours de Notre-Dame, je commencerais par prendre la fuite. ”

On arriva au poste de police qui se trouve sur le quai même.

L'agent, qui devait être connu, fit un signe imperceptible, et tout le monde s'écarta respectueusement.

M. de Sauves, les oreilles bourdonnantes, le cœur serré comme dans un étouffement, les jambes molles, le suivit dans une petite pièce meublée d'un bureau, d'un fauteuil et de quelques chaises de paille.

Ils s'assirent tous les deux, l'homme de la police derrière le bureau, un peu à contre-jour, l'autre en pleine lumière sur une chaise.

—Mais enfin, demanda Pierre, de quoi suis-je accusé ?

—Je n'ai pas ordre de vous le dire.

—Alors c'est un piège que vous m'avez tendu pour me faire venir ici, quand vous m'avez affirmé que si je vous suivais, vous me l'apprendriez.

—Non je vous ai promis de vous dire pourquoi je vous arrêtais, mais pas de quoi vous étiez accusé.

—Ah ! c'est subtil.

—Pas du tout ; et il y a une bonne raison à ce que je ne vous apprenne pas les motifs de cette arrestation, je ne les sais pas.

—Allons donc !

—Je suis ici depuis trois jours pour essayer d'arrêter des individus auteurs du vol de Saint-

Denis, et qui doivent, croit-on, s'embarquer pour Londres. Ce matin, j'ai reçu cette première dépêche, puis cette deuxième, voici pourquoi je vous arrête.

Et l'agent, en effet, tendit les deux papiers à l'ingénieur, le premier que nos lecteurs connaissent, le deuxième portant ces mots :

“ Aussitôt arrestation faite, venir avec M. de Sauves par train le plus prochain. ”

“ MARAIS ”

—Alors, demanda Pierre, nous allons partir ?

L'agent tira sa montre.

—L'express part à deux heures cinquante-cinq, dit-il. Nous avons grandement le temps de le prendre, à condition que vous me donniez votre parole d'honneur de ne pas chercher à fuir. Alors, nous voyagerons seuls tous les deux comme des voyageurs ordinaires. Personne ne vous remarquera ; nous arriverons à Paris à sept heures quarante. Nous serons chez M. Marais une demi-heure après et vous serez de suite fixé de cette façon-là.

—Mais ce n'est pas possible, il y a une erreur épouvantable s'écria Pierre, désespéré ; je suis un honnête homme, mes camarades, mes amis, mes ouvriers, mes relations, tout le monde vous le dira.

—Je n'ai pas mission de vous parler, dit l'agent avec son calme imperturbable, vous raconterez ces choses au chef qui vous écouterait, lui, n'avez pas peur.

A deux heures cinquante-cinq, en effet, ils s'embarquèrent tous les deux dans un wagon de première classe où ils furent seuls.

—Fumez, si vous en avez l'habitude, dit l'agent à M. de Sauves.

—Merci, répondit celui-ci.

Et sans user de la permission, il s'étendit dans un coin du wagon où il ferma les yeux.

On eût pu croire qu'il dormait, tant son visage si bouleversé quelques instants auparavant était redevenu calme, impassible, sans un tressaillement.

A Boulogne, le train s'arrêta et repartit cinq minutes après, sans que ni l'agent ni Pierre n'eussent bougé.

Il arriva à Amiens à cinq heures trente-neuf.

—Voulez-vous prendre quelque chose ? demanda l'agent à M. de Sauves.

—Merci, dit celui-ci en ouvrant les yeux, je n'ai besoin de rien.

—Vous avez tort ; nous ne nous arrêterons plus qu'à Paris, vous avez à peine mangé à déjeuner, vous ne serez par maître de vos nerfs si vous demeurez ainsi. Croyez-moi, avalez un bouillon.

—Comme vous voudrez, dit Pierre indifférent.

L'individu se pencha à la portière.

Il appela un garçon du buffet, lequel à Amiens, est situé presque vis-à-vis de l'endroit où s'arrête d'ordinaire le train de Calais.

—Un potage, dit-il, et vivement.

L'autre partit et revint en courant.

Pendant que M. de Sauves l'avalait à la hâte et payait, l'agent prit le *Figaro* et le *Petit Journal* dans la corbeille de la marchande qui vient offrir les diverses publications aux voyageurs restés dans les voitures.

Le train repartit.

M. de Sauves reprit sa posture, étendu au fond du compartiment les yeux clos, le visage impassible, et ne bougea que lorsqu'on fut arrivé à Paris.

Enfin, le train entra en gare, la machine après avoir longuement sifflé, stoppa, les voyageurs descendirent, et bientôt M. de Sauves et celui qui l'accompagnait ayant pris un fiacre roulèrent tous les deux vers la préfecture de police.

Le cabinet du chef de la sûreté était encore à cette époque dans les vieux bâtiments donnant sur le quai de l'Horloge.

Les deux voyageurs montèrent et tandis que Pierre de Sauves s'asseyait dans une sorte d'antichambre sordide où des agents habillés en bourgeois attendaient les ordres du chef, l'individu qui l'avait ramené de Calais entra chez M. Marais.

Celui-ci, qui lisait fort attentivement un rapport, leva la tête.

—Tiens, Moreau, fit-il, déjà arrivé ?

—Oui, chef.

—Et vous avez réussi ?

—Pour l'affaire de Saint-Denis, non, il n'y a encore aucun indice. Patay et Solivard attendent là-bas, et ont l'œil.

—Bien, et M. de Sauves ?

—Il est ici.

—De l'autre côté ?

—Oui.

—Comment s'est passé l'arrestation ?

—Tout ce qu'il y a de plus simple. J'ai attendu l'express de Lille que vous m'aviez signalé, j'ai eu vite reconnu M. de Sauves que j'avais déjà vu à Paris, je l'ai filé jusqu'au moment opportun.

—Quelle impression vous a-t-il produite ?

—Celle d'un individu horriblement préoccupé.

—Ah bah ! Parlez, vous savez, Moreau que j'ai la plus grande confiance dans votre perspicacité.

—M. de Sauves est allé déjeuner sur le quai avant de s'embarquer ; il n'a pu rien avaler. Il regardait autour de lui comme un homme inquiet. Nous connaissons ces regards-là. L'individu qui a peur d'être bouclé les a toujours, instinctivement, même le plus fort.

Il a payé le déjeuner qu'il n'avait pas mangé, et soit que ses inquiétudes soient devenues plus fortes, soit que son regard ait rencontré le mien, qu'il ait flairé en moi quelque chose de suspect, il s'est levé tout à coup, ainsi qu'une personne affolée, et il est parti en oubliant de prendre sa monnaie.

—Tiens !... Alors vous l'avez arrêté ?

—Pas tout de suite. Le paquebot était à deux pas. Je l'ai laissé s'installer sous la tente, puis je l'ai prié de me suivre.

—L'a-t-il fait sans résistance ?

—Il a vite compris que pour un individu de son espèce, le scandale était la pire des choses. Il est venu au poste avec moi, et là je lui ai expliqué la chose.

—S'est-il indigné ?

—Pas trop, mais il est devenu très pâle et a été évidemment profondément bouleversé.

—Ça c'est plus grave. Plus un homme est coupable, plus il gesticule, plus il crie et s'indigne.

—Des fois. Il y en a qui ont de l'estomac. Et M. de Sauves me paraît être un de ceux-là.

—Et pendant le voyage ?

—Tout ce qu'il y a de plus correcte, de plus impassible. Assis dans le fond du wagon, il paraissait dormir.

Il n'a pas ouvert les yeux, n'a pas dit un mot. A Amiens seulement, je lui ai fait prendre un potage.

—Et à l'arrivée ?

—Rien pas un muscle du visage n'a bougé.

—Faites-le entrer. Mais attendez-le, M. de Courneuve le demande ; il doit rester dans son cabinet jusqu'à onze heures, il ne me pardonnerait pas de faire parler l'inculpé avant lui. Vous le conduirez chez le juge dès que je l'aurai simplement vu.

Pendant que M. Moreau disparaissait derrière la grande porte verte matelassée, M. Marais releva l'abat-jour de sa lampe de travail et en dirigea habilement la lueur vers l'endroit où devait s'arrêter Pierre, tandis que son visage à lui, restait dans une ombre profonde.

Tout d'abord, en effet, M. de Sauves en entrant dans la pièce qu'un papier vert foncé rendait très noire, ne vit que le rayon lumineux qui, parti du bureau, allait jusqu'à la porte.

—Le juge d'instruction vous attend, monsieur, dit M. Marais au bout de quelques secondes d'un profond silence, secondes que le chef avait employées à devisager, ou plutôt à scruter les traits de l'ingénieur.

Celui-ci qui se croyait seul, tressaillit de la nuque aux talons.

Il se retourna du côté d'où venait la voix.

—Quel juge d'instruction ? demanda-t-il un peu hautain et impérieux. Voulez-vous enfin m'expliquer, monsieur, ce qu'on me veut, et ce que signifient ces étranges manières vis-à-vis de moi ?

—Le juge vous le dira. Je n'ai pas mission pour le faire.

—C'est bizarre en vérité. On m'arrête comme un malfaiteur, on m'arrache à mes affaires, on me soupçonne, moi un honnête homme, et on ne me dit rien !...